

GADASTRES

**Leanne  
Betasamosake  
Simpson**

# **Une brève histoire des barricades**

Traduit par Edith Bélanger et Arianne Des Rochers

**MÉMOIRE**



**D'ENCRIER**



**MÉMOIRE**   
**D'ENCRIER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIRENENCRIER.COM](mailto:INFO@MEMOIRENENCRIER.COM)  
[MEMOIRENENCRIER.COM](http://MEMOIRENENCRIER.COM)

## **Une brève histoire des barricades**



**Leanne  
Betasamosake  
Simpson**

# **Une brève histoire des barricades**

**Castors géants, diplomatie  
et régénération dans la pensée anishinaabeg**

Traduit par Edith Bélanger et Arianne Des Rochers



DE LA MÊME AUTRICE  
EN FRANÇAIS

*Cartographie de l'amour décolonial* (récit)

Montréal, Mémoire d'encrier, 2018  
Traduit par Natasha Kanapé Fontaine  
et Arianne Des Rochers

*On se perd toujours par accident* (récit)

Montréal, Mémoire d'encrier, 2020  
Traduit par Natasha Kanapé Fontaine  
et Arianne Des Rochers

*Noopiming, Remède pour guérir de la blancheur* (roman)

Montréal, Mémoire d'encrier, 2021  
Traduit par Arianne Des Rochers

Quatre histoires anishinaabeg autour d'Amik, le castor, revisitées par Leanne Betasamosake Simpson. Une manière de penser le vivre ensemble, à partir de l'exemple des barricades autochtones. Comme les barrages du castor, ces lieux de résistance génèrent la vie en mettant en relation territoire, nations humaines et nations non-humaines. Hommage à l'art de vivre et à la résurgence autochtone.

Écrivaine et musicienne, **LEANNE BETAMOSAKE SIMPSON** est une figure de proue de la résurgence autochtone au Canada. Elle a publié chez Mémoire d'encrier *Cartographie de l'amour décolonial* (2018), *On se perd toujours par accident* (2020) et *Noopiming. Remède pour guérir de la blancheur* (2021).



## LES TRADUCTRICES

**ARIANNE DES ROCHERS** est traductrice et professeure. Elle enseigne la traduction à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick.

Membre de la Première Nation Wolastoqiyik Wamsipekuk, **EDITH BÉLANGER** est diplômée de philosophie de l'Université Laval et de l'ÉNAP en administration publique en contexte autochtone.



## TABLE

Préface.....	13
Un.....	51
Deux.....	63
Trois.....	77
Quatre.....	93
Le mot de la fin .....	105



## **Préface**

### **Edith Bélanger**

Parfois, il me semble que la vie n'est qu'un assemblage de points de bascule reliés entre eux par des fils invisibles. Des évènements qui changent le cours de nos histoires, des rencontres qui nous construisent, des étapes franchies qui nous éclairent la voie.

Dans les âmes, les corps et les esprits autochtones au soi-disant Canada, certains de ces points de bascule sont liés à la naissance de grands mouvements d'affirmation et de résistance. Je pense ici à la création de la Fraternité nationale des Indiens, des regroupements de femmes autochtones ou, plus récemment, de la formation d'Idle No More. Ces mouvements sociaux nous rappellent notre force et constituent une réserve d'optimisme dans laquelle nous venons puiser, en se rappelant combien NOUS sommes fort·es et résilient·es.

Malheureusement, de ces évènements qui marquent le cours du temps, des traumatismes, aussi, naissent. Vivant et s'alimentant à même les peurs, les préjugés et le racisme, parfois nos

blessures enflent, s'étendent et se transmettent de génération en génération, et ce, des deux côtés de ces barricades qui deviennent souvent des icônes de la résistance de nos peuples.

Lorsqu'on se remémore les différents conflits associés aux mouvements autochtones des dernières décennies, ce sont souvent les barricades, symboles d'une lutte ancrée dans le territoire, qui marquent les esprits. En 1981, lorsque la police provinciale est intervenue avec une force démesurée en Gaspésie pour faire appliquer les règlements de pêche du Québec sur les territoires des Mi'kmaq, l'opposition a été telle que l'évènement est passé à l'histoire sous le nom de « guerre du saumon ». L'histoire s'est répétée en 1990, quand les barricades ont tenu le rôle principal dans la saga de la « crise d'Oka », pendant laquelle le peuple kaniien'kéha:ka s'est soulevé pour empêcher la construction d'un terrain de golf sur un site ancestral sacré. En guise de réponse, le gouvernement fédéral avait déployé l'armée canadienne pour réprimer les efforts de résistance. Puis, au début de l'année 2020, ce sont sur les chemins de fer, d'un océan à l'autre, que la résistance du peuple wet'suwet'en s'est érigée pour empêcher le passage d'un gazoduc sur leur territoire traditionnel.

Dans ce pays qui cherche la réconciliation avec les peuples autochtones, il est légitime de se demander : quel héritage collectif avons-nous reçu de ces différents conflits qui opposent la violence étatique, coloniale et extractiviste et les mouvements qui y résistent ?

Qu'arrive-t-il quand la résistance pacifique se retrouve dans ses derniers retranchements ? Qu'arrive-t-il, pour employer les mots de Leanne Betasamosake Simpson, quand « le consensus, le partage et le respect mutuel » ont quitté la scène ?

Peut-on voir dans la résistance autochtone et les barricades qui y sont souvent associées autre chose que des symboles d'un fossé qui se creuse entre les peuples allochtones et autochtones ?

Quoiqu'il en soit, ces questions sont un beau prétexte pour plonger dans ce livre qui offre une perspective unique et intime sur la résistance des Premières Nations, elles qui cherchent inlassablement à protéger, pour les générations futures, ce qu'elles ont de plus précieux : l'héritage de leurs ancêtres, le mode de vie enraciné dans la Terre-Mère.

Grâce à la puissance de la tradition orale et de la médecine d'Amik, le castor, Leanne soulève une série de réflexions essentielles sur la résurgence des Premiers Peuples. Par l'analogie

entre la construction des barrages de castor et les barricades qu'érigent les Premières Nations pour protéger leur territoire, elle nous ouvre les portes d'un univers symbolique qui rend un vibrant hommage, tant à nos ancêtres qu'à la valeur de la vie de nos descendant·es qu'il nous incombe de protéger.

Ce livre évoque la puissance de nos histoires partagées, transmises de génération en génération depuis des millénaires. Vous y trouverez une réflexion sur nos principes juridiques et nos lois naturelles, qui forment un cercle continu entre les mondes humains, végétaux, animaux et des esprits. Or, nos structures de gouvernance sont trop souvent invisibilisées dans ce pays, le Canada, où elles entrent en collision avec des politiques issues des idéologies de la doctrine de la découverte et de la violence coloniale.

Ce que Leanne Betasamosake Simpson nous propose ici est une réflexion sur la création de mondes plus inclusifs et durables ; une invitation à voir les barricades non seulement comme un refus, mais également comme une affirmation qui permet l'émergence de mondes autochtones, de mondes qui réparent l'histoire blessée.

Loin d'être un constat d'échec ou d'impuissance, les histoires qui suivent vous invitent

à vous inspirer des vertus d'Amik pour voir au-delà des barricades. C'est une main tendue pour entrer en relation avec ces univers qui sont nés au-delà des souffrances sur lesquelles ils sont érigés. Une occasion de se relier et de se rallier, ensemble, tout comme l'eau qui coule d'un côté à l'autre d'un barrage de castor.

Armées de cette sagesse, tout ce qu'il nous manque maintenant c'est « un peu de patience, un peu de résistance, un peu de communauté ».



Je dédie ce livre à mes proches les Amikwag,  
à ceux qui défendent le territoire, l'eau, les  
corps, les esprits, les âmes et la vie, ainsi qu'à  
ceux qui bâtissent des mondes anticoloniaux.



*L'écrivain n'est pas qu'un simple conteur d'histoires ;  
il n'est pas qu'un simple enseignant ; il ne se contente  
pas de faire la radiographie des tares de la société,  
de ses maladies ou de ses dangers. Il ou elle [ou iel]  
doit s'impliquer activement pour façonner le présent  
et l'avenir de son monde.*

Ken Saro-Wiwa, « Trying Times »



Je suis Michi Saagiig Nishnaabeg ou Ojibwée, et notre chez-nous, c'est la rive nord du lac Ontario, à peu près entre les villes de Toronto et d'Ottawa.

Ma compréhension singulière de la vie me vient de cette partie du monde.

Elle me vient de l'art de vivre michi saagig nishnaabeg, du fait de vivre en relation profonde avec la terre, l'eau, les plantes, les animaux et les gens de Kina Gchi Nishnaabeg Ogaming — l'endroit où nous vivons et travaillons toustes ensemble. Elle me vient de Nayaano Niniimaang Gichigamiing, les Grands Lacs. Elle me vient des forêts d'érables qui transportent et filtrent l'eau du sol et la combinent à la lumière pour la transformer en sucre. Elle me vient des berges des lacs remplis de minomiin, ou riz sauvage, lequel prend ses forces à la mi-juillet pour passer d'un état flottant à la position verticale. Elle me vient des ours noirs qui se réveillent en makwa giizis, février, se retournent dans les tanières sur leurs lits de brindilles de bleuetiers, puis se replient dans le jeûne et le rêve pour quelques semaines encore.

C'est ce territoire qui m'a appris que la vie nishnaabeg est une question de continuité, de réciprocité et de reflet. Un engagement réfléchi envers mes ancêtres, envers ceux qui sont

encore à naître, et envers toutes les nations d'êtres avec qui je partage le territoire. Une constellation vivante de co-résistance formée de tous les peuples anticoloniaux et des mondes qu'ils bâtissent. Mon territoire m'a appris que la vie nishnaabeg est un processus continu de construction du monde, malgré la machine coloniale de destruction que l'on subit constamment.

Ces principes qui sous-tendent la vie autochtone et le mode de vie autochtone, les Premiers Peuples les incarnaient bien avant que notre existence ne dépende de notre capacité à résister et à survivre à la violence du capitalisme, de l'hétéropatriarcat et de la dépossession tentaculaire.

Chaque matin mes ancêtres se levaient et créaient un monde nishnaabeg. Iels animaient leur propre système politique de gouvernance et de diplomatie, développaient leur philosophie collective et leurs fondements éthiques, élaboraient des processus permettant de résoudre les conflits et de rétablir l'équilibre, et construisaient leur économie avec le consentement des nations de plantes et d'animaux. Iels bâtissaient, maintenaient et entretenaient des systèmes pour partager les savoirs et prendre soin les un-es des autres. Iels travaillaient collectivement pour produire, reproduire, recréer, amplifier et parta-

ger la vie nishnaabeg. S'iels ne l'avaient pas fait, les mondes nishnaabeg n'existeraient pas.

Iels étaient des bâtisseurs.

Tous les matins iels se levaient et travaillaient fort, mais pas comme l'homme blanc salarié qui travaille de neuf à cinq du lundi au vendredi. Pas le genre de travail où on délaisse le travail de vivre pour faire quelque chose de plus important, mais bien le genre de travail qui valorise, avant tout le reste, la manière dont on existe<sup>1</sup>.

Mes ancêtres se levaient et travaillaient dur toute la journée, de façon à produire davantage de vie.

Cet algorithme de vivre, où la théorie et la pratique s'entremêlent sans démarcation, est généré par les relations intimes qu'entretiennent les Michi Saagiig Nishnaabeg avec leur territoire ; territoire qui se construit et se définit grâce à nos relations dynamiques, intellectuelles, spirituelles, émotionnelles et physiques.

Vivre, un acte créatif.

1. Leanne Betasamosake Simpson, *As We Have Always Done: Indigenous Freedom through Radical Resistance*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017, p. 23.